

ment : " Point de zèle, messieurs, point de zèle ; cela gâte tout."

Je crois qu'il est impossible d'avoir plus d'esprit argent comptant, et de meilleur goût que n'en montrait M. de Talleyrand, sans la moindre apparence de prétentions ; car il n'avait pas l'air d'y toucher. Il existait alors entre lui et la baronne née Necker une admirable harmonie de principes, d'opinions et de sentimens. Disons un peu plus : harmonie en tout point. Mais cet accord dégénéra en un duel d'amères paroles, quand ces deux personnages se revirent après une longue séparation, lors des premières années du règne consulaire.

A cette époque, M. Talleyrand gouvernait le ministère des relations extérieures, et M^{me} de Staël était restée baronne comme devant ; elle avait douze ans de plus et l'auréole diplomatique de moins ; l'égalité du rang se trouvait donc rompue ; il ne restait que celle de l'esprit et de la fortune ; et comme M^{me} de Staël s'était jetée de bonne heure dans le parti de l'opposition, beaucoup plus à cause de l'indifférence dont l'honorait le premier consul, que pour ses tendances très-prononcées vers l'absolutisme, elle rencontrait dans M. de Talleyrand, première colonne d'un pouvoir au berceau, et pour ainsi dire principale bonne de l'enfant, un adversaire redoutable qui ne la ménageait pas, quand la baronne lui en offrait l'occasion, par quelque saillie excentrique, comme par exemple, celle-ci :

" M. de Talleyrand, lui dit-elle un jour devant un petit cercle intime de douze à quinze personnes dites-moi franchement à qui vous trouvez plus d'esprit de Bonaparte ou de moi ? — Madame, répliqua le ministre avec son phlegme incomparable, le premier consul a infiniment plus d'esprit que vous, ça ne fait pas un doute ; mais vous avez bien plus de courage."

Pardon pour cette anecdote, qui dépasse notre cadre d'une longueur de dix à douze années ; nous allons y rentrer par une autre riposte de M. de Talleyrand, le plus fécond des hommes en ce genre.

Les présidens de l'assemblée nationale dite constituante se renouvelaient tous les quinze jours ; c'est l'assemblée qui les nommait. Le choix dépendait des questions à l'ordre du jour pour la quinzaine qui allait suivre. Ainsi, la présidence s'adjudgeait à celui des membres dont la profession et les connaissances présentaient de l'analogie avec les matières à traiter. La veille de la nomination, les comités discutaient cette convenance, de telle sorte que presque toujours MM. les députés, quand la séance s'ouvrait, étaient à peu près d'accord sur l'objet de leur choix.

A l'un de ces comités, dont faisaient partie MM. de Mirabeau et de Talleyrand, le premier, qui mourait d'envie d'obtenir le fauteuil, se prit à débiter, avec un faux air de modestie, le programme des conditions et des diverses aptitudes requises pour présider dignement l'assemblée. Bref, il se désigna avec une telle fidélité de ressemblance, qu'il devenait impossible de s'y méprendre ; et l'on pourrait ajouter " légèrement gravé de la petite vérole, pour couronner le portrait," s'écria le malin évêque d'Autun. Ce sarcasme fit rire le comité, et l'on assure que Mirabeau se décida à faire comme ses collègues pour ne pas paraître trop mortifié.

Je ne dois pas omettre une circonstance de mon séjour auprès de la loge des ambassadeurs. C'est l'apparition, vers le déclin de la séance, du ministre de Suède, M. le baron de Staël Holstein. Sa présence jeta un froid dans le groupe, parce que madame l'ambassadrice n'en parut rien moins que réchauffée. De ce moment elle se tint sur la réserve, non pas à beaucoup près qu'elle fut intimidée, la timidité n'étant pas de son ressort. Si j'ai bonne

mémoire, elle me semblait seulement contrariée de la visite inattendue de son mari, grand et belle homme, comme le sont assez généralement les seigneurs suédois, mais ennuyeux comme ils le sont assez rarement.

Pour en finir de cette femme illustre, disons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont vue que beaucoup plus tard, et surtout à ceux qui ne la virent jamais, que, bien que fort jeune alors, elle n'avait pas même ce qu'on appelle proverbialement *la beauté du diable*. On se tromperait fort si on jugeait son visage par les gravures qui la représentent et qui l'embellissent, bien que la nature eût fait tout le contraire.

Depuis cinquante ans, l'art du portrait est devenu une école de mensonge et d'adulation. Les peintres sont plus flatteurs encore que les courtisans. La baronne ressemblait trop à son père, dont elle parlait sans cesse, pour être une jolie femme ; elle n'avait de bien et de beau que le bras ; aussi en faisait-elle une grande consommation, c'est-à-dire qu'elle gesticulait de manière à le mettre en valeur, sans doute comme indemnité de la figure.

Nous venons de dire que madame de Staël parlait beaucoup de son père : oui, beaucoup trop ; car cette manie, conséquence outrée d'un sentiment fort respectable, la rendit quelquefois ridicule. Nous avons connu plusieurs femmes, dont les pères avaient fait un peu de bruit dans le monde, se parer de leur mémoire et la déclamer à tout propos sur le ton de l'apothéose : " Mon père par-ci, mon père par-là, toujours mon père !" Rien de plus lourd et de plus fastidieux pour la galerie. Ces sortes d'adorations sont tolérables dans le sanctuaire de la famille, et encore, chrétiennement parlant, pas trop n'en faut ; mais quand le seuil de la maison est franchi, bourdonner ces hommages à des oreilles indifférentes, c'est manquer le but qu'on se propose ; car alors la société souvent ennuyée et toujours malicieuse, réduit bientôt à des proportions très-modestes le prétendu grand homme qu'on veut imposer à son admiration.

Pour en revenir aux bonjours télégraphiques que s'adressaient à l'assemblée deux jeunes époux très-épris l'un de l'autre, citons une anecdote qui perdrait beaucoup de son intérêt, si l'on ne nous permettait de rappeler en peu de mots ce que tout le monde sait, c'est à dire la prophétie dont M^{lle} Joséphine de la Pagerie fut l'objet dès ses plus jeunes ans à la Martinique. La sorcière qui lui prédit qu'elle serait reine la poursuivait de ce songe doré avec une persistance vraiment extraordinaire. Quant aux pronostics qu'elle débitait à quantité d'autres colons, c'était sans trop se soucier qu'ils y ajoutassent une foi bien fervente ; mais pour ce qui concernait la petite Joséphine, la pythonisse se fâchait tout rouge quand on ne l'écoutait pas sérieusement ; bien plus, elle ne parlait à la jeune créole qu'avec les accens du respect, et toujours à la troisième personne, sans omission du titre de sa majesté, dont elle ne se faisait pas faute. C'était chez cette vieille femme une puissance de conviction qui, grandissant à mesure que grandissait Joséphine, devenait chaque jour plus divertissante pour l'élite de la colonie.

On serait tenté de croire que l'horoscope de la sibylle martiniquoise s'étendit depuis, en manière de reflet, sur le premier époux de la future impératrice-reine. Voici comment.

Le jour où l'assemblée nationale apprit la fuite du roi et de sa famille, c'était le marquis de Beauharnais qui la présidait. Antérieurement à cette mémorable péripétie, le jeune député avait montré une présence d'esprit et un talent peu ordinaires dans le gouvernement des séances parlementaires. Au milieu du trouble causé par la nouvelle qui venait de stupéfier l'assemblée, M. de